

PORTRAIT DU FUGITIF

DAVID BORATAV

PORTRAIT
DU FUGITIF

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

CE LIVRE A BÉNÉFICIÉ DU SOUTIEN
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

© Éditions Phébus, Paris, 2016

ISBN: 978-2-7529-1085-1

À Jeanne

*Mais pour de tels esprits un portrait n'est pas un papier
d'identité, mais bien plutôt la courbe d'une émotion.*

James Joyce, *Portrait de l'artiste*, 1904

REVENANT

Je me suis récemment posé une question, pour ainsi dire à moi-même.

Cette question était loin d'être originale, mais elle me transporta si loin de là où je me trouvais, et je fis si facilement corps avec la pensée qu'elle provoqua, qu'en quelques secondes je ne pus distinguer ma propre existence du flux mental qui s'était emparé de moi. J'étais tout entier dans mes pensées, et je m'y enfonçai à une vitesse vertigineuse, comme dans ces films où la transfiguration d'un personnage est illustrée par son passage dans d'interminables toboggans, accompagné d'effets d'accélération et de crescendo orchestral; et tout aussi vertigineux fut le désarroi que je ressentis quand apparut, au bout de cet irrépressible tunnel mental, une fine tige de métal, une minuscule pièce de cuivre de quelques centimètres de longueur.

La réminiscence initiée par le morceau de cuivre en suscita une autre, celle de l'expérience de physique de terminale (le tracé d'une *courbe d'hystérésis*) à laquelle il avait servi, puis une autre encore, de sorte qu'apparurent, au terme d'une mirifique cascade sensorielle, la silhouette, les traits et enfin la voix de celui qui m'en parla un soir

dans l'obscurité quand, plongeant avec nonchalance la main dans la poche de son pantalon, il en avait extrait le bout de métal.

Nous étions dehors, lui et moi, devant un pub sur la route d'Otley, *The Hare's Foot*, au nord du campus de Clothworkers. Un froid piquant sévissait ; j'avais laissé ma veste à l'intérieur. Sébastien portait une écharpe bleue dont les deux pans lui tombaient le long du corps, et son col de chemise était ouvert. Nous avions tous les deux un verre de bière à la main et de l'autre côté de la route, une haie se perdait dans la nuit. Plus loin, derrière les cheminées en brique d'une ancienne usine, infini et d'une netteté sidérante, s'étendait le firmament étoilé.

Le principe de l'expérience en question, m'expliquait-il en faisant tourner le morceau de cuivre entre ses doigts, était la démonstration de *l'hystérésis mécanique* : la persistance d'un phénomène physique quand la cause qui l'a produit n'existe plus.

Tiré de mes propres réflexions par l'étrangeté du mot qu'il venait d'utiliser, mais toujours engourdi par le froid, je me contentai d'exhaler une vague appréciation nasale. « Et quoi ? Les rapports humains ne sont pas différents, pensai-je. Le cœur des hommes s'accroche lui aussi à ce qui fut... » Or, presque aussitôt, dans une sorte de synchronicité miraculeuse, Sébastien ajouta :

Ce phénomène physique, peu de gens le connaissent ou, du moins, s'en souviennent. Mais je ne l'ai pas oublié et Clara devait le connaître elle aussi.

Il se tourna vers moi. Son ton était enjoué et même euphorique :

Je suis certain qu'elle savait, car j'ai appris auprès d'elle

cette règle à mes dépens : en amour aussi, l'effet persiste quand l'objet a disparu...

Devant nous, la haie fut agitée d'un fracas, suivi d'un silence aussi soudain qu'effrayant. Je frissonnai en me représentant, dans l'épaisseur du taillis, un animal à l'agonie. Un oiseau piégé par son prédateur, rendant son dernier souffle dans la nuit froide. La route émit un bruit métallique et je sus que, d'un geste invisible, Sébastien venait de se débarrasser pour toujours de la petite pièce de cuivre.

Nous allions rentrer quand il tendit la main, traçant une ligne imaginaire entre les étoiles qui scintillaient au-dessus de nous.

C'est très fragile, l'esprit – précieux et fragile à la fois, souffla-t-il sans que je saisisse exactement le lien avec ce qu'il venait de me confier. Et pourtant, nous ne cessons de chercher à lui inculquer l'inutile rigueur du monde – toi, moi, toute la coterie des étudiants, tour de vis après tour de vis, sur les bancs de l'université...

Je pensai à ces mots que Jack London adressa à sa mère : « Je crois que l'esprit et la matière sont tellement identiques que tous deux disparaissent quand la lumière s'éteint. » La censure m'empêcha, sous les constellations, devant ce pub anglais, de lui citer ces mots tirés du *Vagabond des étoiles*. Quelle douce coïncidence, quelle étrange ironie que, malgré l'effacement, un esprit comme celui de Sébastien puisse, aujourd'hui comme alors, être rejoint par celui de cet écrivain amoureux de justice, un voyageur, un idéaliste. L'époque, si indulgente avec tout ce qui est éphémère, littéral et immédiat, ne le sera sans doute pas avec ce que je m'appête à raconter. Peu importe : car au final, je ne m'adresse qu'à lui, ce

passager qui se rappelle à moi en cognant du doigt contre la vitre d'un train qui file dans le crépuscule ; et je crois que, comme en physique, les causes ont un effet sur l'esprit des hommes bien après avoir été effacées par le temps. Est-ce de la nostalgie ? De la cosmologie plutôt, appliquée aux sciences de l'esprit : car tant que ce wagon mémoriel illuminera la nuit qui s'avance discrètement, mon camarade rayonnera encore comme un pulsar dans ma galaxie intime, et je me sentirai vivant. Que s'allument donc maintenant les lumières où je distingue, dans une clairvoyance que je croyais avoir perdue, l'incomparable, le magnifique Sébastien.

PREMIÈRE PARTIE

La version initiale

1.

Le jardin mitoyen visible depuis mon nouveau cabinet a quelque chose d'artificiel et de plaisant à la fois : une topiaire en forme de mur court jusqu'à un bosquet taillé, d'où s'élançait un pommier dénudé dont les feuilles noircies, presque funèbres, couvrent le sol. Si sa pelouse était fréquentée, il règnerait dans ce jardin une atmosphère britannique – ce n'est pas la moindre de mes connaissances acquises lors de mon séjour à Clothworkers où se décida ma carrière d'avocat, que d'avoir appris que les Anglais aiment passionnément leur gazon, s'y allongent volontiers et s'y dénudent quelle que soit la saison. Et c'est peut-être ce léger parfum d'Angleterre qui, jour après jour depuis mon installation dans cette jolie banlieue à moins d'une heure des bureaux du Tribunal international de La Haye, s'insinue pour faire remonter ces images vieilles de vingt ans déjà (*hystérésis magnétique* : « l'aimantation ne dépend pas seulement du champ magnétique, mais aussi des états antérieurs du corps aimanté »), me rappelant qu'au milieu des années 1990,

quand Sébastien et moi étions au paroxysme de notre jeunesse... Mais je m'égare : ce qui compte n'est pas ce que je pense ou ressens mais ce que je sais de lui, car je tiens dans ces images miroitantes un sujet : la chronique d'une disparition.

L'enfance de Sébastien à Saint-Arbus près de la frontière suisse fut marquée par le trio qu'il formait avec son grand-père, Ambroise Chevalier, et son chien Mr Fox, un berger écossais borgne dont la paupière était cousue dans une tache noire de sa fourrure. Ambroise Chevalier aimait les histoires de fantômes et avait baptisé son chien en hommage à l'agent Fox, personnage d'un livre dans lequel trois spectres déguisés en policiers se déplaçaient en bicyclette dans la campagne irlandaise. Ensemble, Sébastien, le grand-père et le chien Fox randonnaient en montagne, pêchaient ou braconnaient. Parfois ils prenaient la route de la Combe et pénétraient dans la forêt pour rejoindre l'alpage, où ils connaissaient les coins à chamois et à gypaètes barbus.

En dehors de ce cercle restreint, tout ce qui concernait la famille paraissait à Sébastien d'une rare sottise. Les déjeuners dominicaux l'ennuyaient, même quand ils étaient pimentés par ces disputes hors de proportion qui empoisonnent parfois les repas familiaux. Très tôt, il fut contraint de réfléchir à l'absence de son père : il l'appelait son géniteur, car cet homme, s'il existe, n'était à ses yeux qu'un mâle qui s'était reproduit pour lui donner naissance. Son absence suscitait parfois les questions des autres mais sa désertion, comme il la qualifiait, était si ancienne qu'il s'était persuadé de l'avoir oubliée. Quant à sa mère (j'y reviendrai plus loin), il en parlait rarement.

Sébastien avait une formule qui résumait tout cela à merveille : la famille est un drame, mais un drame nécessaire.

C'est donc avant tout son grand-père et ce chien, Fox, qui comptaient pour lui. Quel âge avait Sébastien quand Mr Fox est passé sous les roues d'un tracteur et quand, le mois suivant, le grand-père Chevalier est mort d'une panne de simulateur cardiaque? Douze ou treize ans je crois... Lorsque le capitaine Strogoff, héros de Jules Verne, est capturé par les Tatars et sur le point d'être aveuglé avec la lame d'une épée chauffée à blanc, il pleure et ces larmes se condensent pour contrarier le plan de ses ennemis. « Chez moi, on ne pleurait pas, avait coutume de dire Sébastien. Mon grand-père n'était pas un sentimental. » Lui non plus, Sébastien, n'était pas du genre sentimental, c'était un perfectionniste et s'il pleurait c'était, comme les enfants, de rage que les choses n'arrivent pas comme il l'entendait.

2.

Le lycée Schultz de Lausanne, qu'il fréquenta jusqu'à son entrée à l'université, était en réalité un gymnase, puisque c'est ainsi qu'on nomme ce type d'établissements en Suisse. Il faut y imaginer Sébastien plus jeune encore que le jeune homme que j'ai connu, un brin d'herbe entre les dents, assis sur la pelouse qui surplombe la cour de l'internat en bordure d'un champ. Son dos appuyé contre un parapet de granit, le menton sur ses genoux, ses mains qui tirent sur les pointes d'une paire de tennis

neuves. L'année est celle de ce qu'on appelle l'examen de maturité. Un autre interne est assis à côté de lui, Jean-Baptiste Nance, avec qui il projette un voyage en Irlande et dont le jean tirebouchonne sur des chaussures montantes. Au-delà du pré la montagne se dresse, monumentale, ses flancs émaillés de touches vertes semblables à la palette d'un représentant en papiers peints.

L'horizon de Sébastien s'est jusqu'ici résumé à cette chaîne de montagnes qui s'élève devant eux. Il aime le ruissellement de la neige fondue au printemps et l'odeur acide de bouse fraîche dans l'alpage en été. Il aime, certains soirs d'automne, traverser le vignoble en escaliers figé sous le givre, ou croiser à l'orée d'une forêt de conifères un berger taciturne guidant son troupeau de retour des pâturages. Il a toujours redouté de devoir dire adieu à cet endroit. Le moment est venu, pourtant, de prendre congé de ces montagnes – cette matrice d'origine, sa version initiale. Il veut remplacer cette vue immobile, les fontaines de village, le son monotone des cloches des troupeaux, par leur exact contraire : une vitesse nouvelle, la mer peut-être, et le fracas des villes... Et si rien de concret ne se dessine pour lui après sa maturité, si malgré les questionnaires d'orientation du gymnase Schultz il n'a toujours pas la moindre idée des études qu'il va entreprendre, la plage lacustre de sa première baignade, le pierrier de son premier glacier, la pêche aux têtards, les classes de neige – il se promet au moins de rompre avec tout cela, précisément parce qu'il en est le roi incontesté, un monarque lesté par son trop riche royaume.

Dans tout royaume, il y a des bouffons, des traîtres et des médiocres. Sébastien consacre ainsi certaines des

pages les plus mémorables de son journal à la figure détestée de son beau-père. Il le décrit comme un Hollandais à boucle d'oreille, «avec un nez fuyant et des favoris pathétiques» qui «multiplie ses visites intrusives» à Saint-Arbus. Quand Sébastien rentre pour le week-end, la voiture de Christof Pergaam (c'est son nom) est immanquablement garée dans la cour. On l'aura compris : Pergaam est «l'ami» de sa mère. Depuis le canapé du salon, «agitant les bras comme un terrien fait signe au marin qui croise au large», il cherche à établir le contact avec Sébastien. Avec un «insondable sans-gêne», il se sert jour et nuit dans le frigo, et cette habitude le persuade que sa mère est prête à tout lui passer, qu'elle s'est entichée de lui et qu'il ne disparaîtra pas. La solution est simple : c'est lui, Sébastien, qui disparaîtra de Saint-Arbus. Et le plus tôt sera le mieux.

Pergaam est un être sans véritable affect, l'un de ces types nordiques dont la réserve n'est qu'une feinte. Il a l'habitude de prononcer en euro-charabia des phrases indigentes, interrogeant tout haut l'air qui l'entourne de son obscène voix de basse. «Quel est notre program *today*?» profère-t-il. Ou encore «Comment allons-nous occuper la *weekeinde*?» Et aussi : «*All this fun*, mais si peu de temps pour tout faire.» Mais Sébastien a une sainte horreur des programmes et des emplois du temps. Au gymnase Schultz, en classe d'histoire, il a appris ce que deviennent les pays qui se fourvoient dans des programmes et il n'en veut pas, dans sa vie, de plans quinquennaux ou décennaux, d'emplois du temps de ses week-ends, de projets pour ses journées, d'ambitions pour sa vie. Le mur de Berlin vient de tomber. Le collectivisme est mort, les lois du marché règnent désormais

en maître, et il survolera bientôt ce monde en dégel «à la manière d'une graine de pissenlit portée par son parachute immaculé». Le jour où Pergaam, dans un accès de lyrisme, lui raconte sa jeunesse hollandaise – un fouillis mal assorti de tours du monde et de petits boulots, de carriérisme et de fainéantise – Sébastien débat avec lui, stoïque, de l'importance du hasard, et du plaisir qu'on peut avoir à laisser l'inattendu s'emparer de l'existence. Devant son beau-père railleur, il fait l'éloge de l'anticonformisme. «Le hasard, lui lance-t-il, est une idée qui vaut la peine qu'on meure pour elle.»

Le monde qu'il connaissait jusqu'ici manquait de spontanéité. Compressés par les USA d'un côté, et l'URSS de l'autre, les deux blocs ont enfanté la génération irresponsable des Pergaam. Pergaam s'est-il jamais posé la question de sa place dans, ou de son impact sur, le monde où il vivait? Pergaam s'est-il une seule fois demandé si ses visites incommodaient Sébastien? Et les internes trop sages du gymnase Schultz font-ils autre chose que se conformer eux-mêmes à ce que leurs pères, qu'il imagine comme des Pergaam en puissance, sont devenus? N'ont-ils pas oublié leurs vœux d'insolence, les paroles du Mur des *Pink Floyd*, ou le sens de ces baskets sales qu'ils portent comme un étendard? Choisir l'action, agir au-dessus d'un puits de hasard, faire tomber le Mur... Cette liberté qui souffle à l'Est est son inspiration. Il a appris en cours de philosophie que cette libération portait un nom : le libre arbitre. Je réalise aujourd'hui que les événements de l'Est suscitaient en lui, comme par oscillation, une excitation sincère, et qu'en les suivant de loin, il comprit qu'il était donné à quelques-uns seulement de mettre le doigt sur cette version initiale présente en chacun de

nous, cet état de nature qui avait pour lui un caractère presque sacré.

Il pense aux paysages de tourbe et de vent, aux murs de pierres grises, aux visages sous des casquettes en tweed, aux falaises, quand soudain, la focale de sa conscience se resserre sur la voix de Nance. Son ton est déplaisant. Que lui explique-t-il ? Qu'il ne vient plus en Irlande, qu'il a fait ses comptes et n'en a pas les moyens, qu'il doit travailler tout l'été et remettre le voyage à plus tard...

Furieux, Sébastien se lève. Il photographie les cheveux roux de Nance, ses gencives découvertes par son sourire gêné et le film de sueur au-dessus de sa lèvre, puis se détourne, fait les cent pas, se met à penser très vite. C'est alors qu'Alexandre Planck, dit « Sash », apparaît dans son champ de vision : Sash est le fondateur des *Fumigènes*, le groupe de rock qu'il a formé en début d'année avec Nance et Sébastien. Son bras est levé vers la pelouse où Nance et lui se regardent, comme disent les Français, en chiens de faïence. « Ooh ! » lance-t-il d'une voix narcissique, marchant vers eux d'un pas décidé quoique chauloupé.

Sébastien s'est avancé jusqu'à la bordure du champ. Une vache s'est approchée ; elle tourne la tête vers lui. Il étudie la tache qui s'étale sur sa tête, le moyeu de poils entre les deux cornes, là où convergent les mouches. Derrière lui il entend Sash et Nance qui s'expliquent sur des sujets qui ne le concernent plus. C'en est fini de Nance et de Sash, des *Fumigènes* et de l'internat Schultz ! En Irlande il respirera un air différent. Il ne craint pas la solitude. Le voyage en Irlande sera son exil, sa traversée de la mer pareille à celle d'Hamlet, prince du Danemark, mais sans

Rosencrantz ni Guildenstern, ces traîtres à sa cause... Il a déjoué le complot de Nance-Rosencrantz.

Give me that man, annonce-t-il tout bas en citant son héros. *Give me that man that is not passion's slave and I will wear him...*

Cette phrase, cette langue, le prince de Shakespeare ont une réalité plus nette à ses yeux que tous les Sash et Nance du monde, tous les internats de Suisse romande. Pour la première fois, il ressent la présence presque charnelle à ses côtés d'un véritable ami, le ténébreux Hamlet. *Give me that man that is not passion's slave*. Où est-il, l'homme qui n'est pas esclave des passions? *Give me that man and I will wear him in my heart's core*. Je garderai cet homme au plus près de mon cœur. Les mots du prince fourvoyé lui donnent du courage: car Hamlet, qui se trompe et accumule les erreurs sur lui-même et sur les autres, est aussi celui qui, dans sa méprise, entrevoit la monstrueuse vérité de l'existence.

Mais il n'y a pas d'erreur, se dit-il. Pas de méprise possible. Il s'allonge dans l'herbe. Hume l'odeur du pré, captivé par l'activité frénétique d'un rassemblement disparate d'insectes autour d'une fleur de chardon: un bourdon; une mouche bleue des Alpes; l'une de ces petites abeilles à trompe qui se déplacent comme des zeppelins entre les fleurs; un citron aux ailes soigneusement collées l'une à l'autre, posé à l'intérieur de la corolle; une libellule, suspendue avec souplesse à la tige couverte de duvet blanc, laissant à Sébastien le loisir d'admirer le chatolement métallique de son abdomen. Puis, comme si l'archiptère avait ouvert le bal, derrière la tige il l'aperçoit: Clara, légère, marchant sur la diagonale entre le préau et le haut du pré.

Sébastien fut amoureux jadis et pensait ne plus l'être. Mais en voyant Clara son cœur se met à palpiter. Clara Ungerr seule, désœuvrée dans la cour de l'internat, sa trajectoire calculée pour qu'une collision se produise avec le groupe formé par Sash et Nance qui conversent sur le parapet.

Elle s'est refusée à d'autres, bien sûr. Elle en a snobé plus d'un avant lui. D'elle, il croyait avoir fait le tour. Il croyait avoir tout jugé : son ambivalence, son indécision, la froideur répétitive avec laquelle elle s'est dérobée à ses avances... Mais son esprit n'arrive pas à faire correspondre ce qu'il voit, sa douceur en surface, le soyeux de ses cheveux bondissant sur sa nuque, l'apparente nonchalance de ses gestes, avec la cruauté de l'interdit qu'elle lui a opposé. Il ne se passe pas un jour sans que dans sa chambre, devant le petit miroir au-dessus du lavabo, ou dans les escaliers recouverts de lino qui descendent au réfectoire, Sébastien ne pense à elle et que, pour finir, les mots puis la figure d'Hamlet (et celle, tout aussi tragique, d'Ophélie) ne s'imposent à lui. Le tourment du jeune prince, sa solitude, ses déclarations paranoïaques reflètent précisément son état – et dans le même temps, son désir de s'en libérer, de ne plus être l'esclave de sa passion pour Clara... Ainsi, enfermé dans sa chambre deux jours durant, il a cru se soigner d'elle en lisant, puis relisant la pièce de Shakespeare. Mais Clara Ungerr – sa flamme, sa passion – ne se laisse pas oublier. Comme tout être digne d'amour, elle apparaît toujours quand on s'y attend le moins. Ce faraud de Sash l'a aperçue : il va lui adresser la parole, il n'a pas d'autre choix que de devancer le mufle.

Entouré d'un escadron de créatures ailées qui s'égayent